

Thierry Berlanda

NAIJA

Roman

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions

Composition Marc DUTEIL

ISBN 978-2-38211-014-0

Titan

1

Paris. Demain.

Salmon referme la porte de son appartement sur Justine sans faire mine de répondre au salut discret qu'elle vient de lui adresser d'un mouvement de tête. Elle le suit à l'intérieur en se disant que pour la dernière étape de son intégration, si elle n'avait pas espéré une garden-party du genre remise de diplôme sous les vivats, elle aurait pu s'attendre à autre chose qu'à cette réception dans une tanière où le bruit d'un aspirateur n'avait pas dû résonner depuis des mois.

Salmon se tient quelques secondes debout au milieu de la pièce, jette un œil aux carnets à spirale alignés sur les tablettes concaves d'une étagère, puis se laisse tomber en soupirant dans son divan éclopé. Aussitôt, Justine s'assoit par terre près de lui. Bien obligée : les deux seules chaises servent de séchoir à toutes sortes de vêtements, comme des barbelés retenant des paquets d'herbes après la crue d'un fleuve. Justine s'adapte aux circonstances sans jamais renoncer au but, s'appuyant même sur elles pour augmenter ses chances de l'atteindre. Ne pas débarrasser une chaise encombrée, ni danser ensuite

sur un pied en se demandant où poser le paquet alors qu'il n'y a de place nulle part, est un avantage décisif aux yeux de Salmon. Il a déjà saqué plus d'une candidate s'entêtant à détruire un obstacle au lieu de le contourner. Perte de temps, dépense d'énergie improductive, baisse de l'opérationnalité. «Intégrez la BAC, les Stups ou le commissariat de Montauban, mais pour moi ça ne marche pas!» est à peu près la formule qu'il balance à une recalée. En général, elle décampe sans protester, se contentant de jeter un regard plutôt soulagé sur les deux pièces minable. Très bien ainsi : elle n'a ni dépit ni regret, les deux tuteurs de la rancune, et n'a donc plus jamais la mauvaise idée d'escalader les cinq étages sans ascenseur menant chez le presque clochard qui aurait pu être son instructeur. Quelle blague ! Pendant trois mois tu révises les maths, l'anatomie et la topographie, tu chiades le tir à t'en déboîter l'épaule, tu peaufines le full contact en massacrant deux collègues à chaque petit déjeuner, tu passes des jours à te fader au pas de charge tous les services de la PJ pour trouver les bons gus par qui faire tamponner les bons exeat, tu t'attends en bout de course à découvrir le saint des saints, le PC Jupiter habilement dissimulé parmi les taudis entassés dans une rue à chine-toques, et sur qui tu tombes ? Sur le mec revêche qui te colle depuis trois jours jusque dans les toilettes des stations service pour te balancer des questions tordues à travers la porte, et qui t'accueille pour l'examen final en lapant des raviolis froids à même la boîte au milieu d'une insurrection de poubelles.

Justine, elle, écoute comme personne, sans bruit ni préjugé; c'est ce qui a convaincu Salmon de donner un avis favorable pour son embauche définitive. Son excellent dossier CPES aurait été loin de suffire, et encore moins son look garage rock, antithèse de Roy Lichtenstein.

– Tu te parfumes? Tu n'es pas le genre, pourtant!

Salmon a l'air aussi surpris qu'il peut l'être, ses paupières froissées sont passées de presque fermées à presque ouvertes.

– L'odeur du tabac froid, tu appelles ça du parfum?

Justine nie de la tête et pose son index sur le bout de son nez.

– Je peux même te dire qu'il a une dominante de chèvrefeuille.

– Aucune femme à part toi n'est entrée ici depuis des semaines.

Salmon fronce le nez pour remonter ses lunettes à bonne hauteur et prend sur la plus basse rangée de l'étagère un carnet rouge serré entre d'autres et un cendrier pas net.

– On se concentre et on y va?

Justine fait oui de la tête. *«Je suis déjà concentrée et c'est plutôt moi qui attends.»*

Salmon lui adresse un sourire archiminimaliste.

– Quand tu parles, je t'entends. Quand tu ne parles pas, je t'entends quand même.

– Ça peut fonctionner aussi dans l'autre sens.

– Tout le monde a ce truc, ce pouvoir si tu veux, même les bestioles, mais disons que ça s'éduque.

Le carnet qu'il vient d'ouvrir déborde de sa petite écriture, anguleuse comme lui. 17 heures, presque nuit, Salmon allume au-dessus de sa tête une loupiote dont le disque de lumière pissieuse oscille pendant quelques secondes avant de se stabiliser.

– Mission Fabre-Sémard, président d'Amblin et Frères, firme française, filière alimentaire, viandes et produits dérivés, fournisseur de la Grande Distribution et des prestataires de la restauration scolaire et universitaire.

Justine devine que ce sera tout sauf un rapport de police habituel. Son intuition est vite confirmée.

– La Fiat volée est restée en bas tout le temps de l'opération. C'est un immeuble d'habitation, pas un de ces bunkers modernes aux allures de Pentagone. Amblin occupe les deux derniers étages. On est dans la vieille bourgeoisie commerçante : plutôt 400 m² de bureaux en plein Paris, quitte à se tasser, qu'en loger trois fois plus grand à Marne la Vallée. La production, elle, est installée dans l'Oise. Le commando monte par l'escalier (ça ferait amateur de rater un contrat à cause d'un ascenseur tombé en panne entre deux niveaux). Chez Amblin, boutique traditionnelle quoi que pointant dans le Top 10 des alimentaires européennes, l'accueil n'est pas assuré par une miss aux seins gonflés à l'hélium, mais par la même secrétaire depuis trente ans. C'est elle qui a indiqué le bureau de Jean Fabre-Sémard à ses

agresseurs. Ils n'ont d'ailleurs pas jugé utile qu'elle aille leur ouvrir la porte.

Salmon tend une photo à Justine, sans commentaires. Aurélie Viannet y est étendue devant son petit bureau orné d'une lampe vintage tulipe et laiton. Sa robe bistre produirait presque une sensation d'apaisement si son visage n'accusait une pâleur telle que le dessin des lèvres y apparaît à peine. Une vaste forme brune s'évase à partir de la base du cou, côté gauche.

– Geste professionnel.

– Carotide primitive coupée : le cutter a été retrouvé dans le pot à crayons.

– Débit d'un litre à la minute. Le collapsus est survenu avant la fin de la deuxième. Peut-être moins, à cause du stress intense. Elle a dû être maintenue immobile au sol. La trace de sang ne serait pas si précise sinon.

– Le sang d'un vieux grillon ne tâche ni plus ni moins la moquette que celui d'une bimbo. Gicle-t-il peut-être un peu moins vite, un peu moins loin...

Justine rend la photo d'un geste neutre, résultat d'un entraînement réussi au contrôle de soi. Dans des circonstances pareilles, sa main ne tremble plus et ses yeux ne se mouillent plus de larmes. Son cœur s'emballe en sourdine.

Salmon embraye sans temps mort.

– Les membres du commando sont arrivés là sans rien casser d'autre que la vie simple d'Aurélie. Tout droit : le bon étage, la bonne porte. Ils étaient attendus.

– C’était le genre de Fabre de fréquenter des barbouzes ?

– Sur les photos qu’on a, il tire une gueule de noblesse d’Empire : plutôt le genre à se faire fouetter par des putes dans des décors d’isba. Bref, arrivés à lui, ils le cravatent. Mais l’histoire ne se conclut pas par l’habituelle balle calculée au micron du liquidateur sous contrat. Non, nos chouchous donnent dans l’extravagant : c’est simplement plus cher. On l’imagine en tout cas. Sinon, vraiment, il faut avoir baisé avec le Grand Bouc à la pleine lune pour faire gratis un coup pareil. À Fabre ou d’ailleurs à n’importe qui.

Salmon termine sa réponse improvisée en s’envoyant cul sec un fond de whisky, et revient à son carnet.

– L’ayant empoigné, les relevés l’attestent, ils virent Fabre à coups de pieds hors de son Olympe. Le veilleur de nuit, un ancien gendarme centrafricain, vient de prendre à la minute son poste au rez-de-chaussée, dans une loge près de l’escalier. Il va repeindre à l’hémoglobine un tiers du hall d’entrée. Tu veux la photo ?

Justine fait signe que ce n’est pas nécessaire.

– Les visiteurs costumés flanelle (une fibre retrouvée sur Fabre atteste ce détail) le font entrer dans la Fiat. À ce stade, la vie de Fabre est déjà réduite à un souffle. À un halètement plutôt, à un goût de fer dans sa bouche, à des yeux qui ne distinguent plus que des séquences saccadées d’ombre et de lumière. La bande et sa proie ont pris la nationale jusqu’aux environs de Beauvais. Aucun excès de vitesse. Une départementale jusqu’au

chemin dans les bois où ils avaient garé (eux ou d'autres) une bétailière bondée de génisses. Fabre est extirpé du coffre, déshabillé et poussé nu dans le véhicule. On a retrouvé sur place ses vêtements déchirés.

Justine sait que le Service qu'elle a intégré ne s'occupe pas de cas courants, mais il y a savoir et savoir. Là, elle sent qu'elle est en train d'acquérir un savoir de deuxième type.

– À ce moment-là, Fabre n'est plus qu'un bout de chair ballottée de nuit sur une route à bosses, dans la promiscuité de bestiaux rendus furieux par la peur et la soif. Les animaux restés dans une bétailière pendant des heures accumulent un stress, on a mesuré ça, qui suffit à en faire crever à peu près un sur douze.

– Il a tenu combien de temps ?

– En temps, je ne sais pas. En kilomètres : quinze. Avec des masses de 300 kilos de Simmental qui dansaient le Mosh Pit contre lui.

Salmon replie son carnet. Il s'empare du regard de Justine avec la rapidité d'un voleur à la tire.

– Tu piges ?

Pendant que Salmon lisait, elle a pris des notes, avec cet air à la fois sérieux et cool qui faisait déjà baver les types du lycée. Mais le coup de la bétailière l'a bloquée. Depuis, le stylo ne fait plus rien de ce qu'elle lui demande.

Elle fait jouer deux doigts dans ses cheveux cuivrés.

– J'essaie d'imaginer ce gars. Il aurait été le roi des salauds, à virer des mecs pour augmenter le dividende

de ses cousines, ce qui lui arrive à ce moment-là ne peut pas être appelé une punition : c'est sans mesure avec toute magouille ou toute bassesse.

Salmon ne répond pas. Il embarque Justine pour un verre à la terrasse d'un café.

Il faut d'abord se taper les cinq étages sans ascenseur, les murs eczémateux de la cage d'escalier et cette odeur laissée par dix générations de pisseux qui ont marqué leur territoire dans chaque recoin.

– Je t'ai vu coincer quand j'ai évoqué le fourgon à vaches... Tu t'es imaginée dedans toi aussi? Méfie-toi, ça fige les neurones, ça.

– Pas facile à contrôler.

– Si tu acceptes que ce soit un problème, la solution n'est pas loin. Mais je vais quand même te faire gagner du temps. C'est aussi pour ça qu'on me paie. Uno : en tenant ce qui est arrivé à Fabre pour un truc exceptionnel, jamais arrivé auparavant et qui n'arrivera plus jamais et en tout cas pas à des gens comme nous, tu cherches à t'exonérer du risque d'en baver autant que lui : c'est ce qu'on appelle la «rassurance». Un vrai piège à cons, un anesthésiant contre la vigilance minimum qui te sera nécessaire si tu veux pouvoir vivre au moins trente-naire. On élimine la assurance en se convaincant bien qu'on fait un métier dans lequel une saloperie de même genre peut nous tomber dessus n'importe quand. Des flics de base se font buter pour un contrôle de permis, alors nous...

– On n'est pas des flics de base.

– Faudra le prouver. Et puis le genre de gibier qu'on traque n'a rien à voir non plus avec le connard abreuvé qui descend un perdreau au moment de souffler dans le ballon.

Justine arrive dans le couloir exigü du rez-de-chaussée et se met à slalomer entre les vélos et les poussettes. Salmon suit du regard l'écureuil qui bondit de droite et de gauche devant lui et se demande par quel mystère cette fille là, à en croire son dossier, n'a pas de petit ami. Pour intégrer le service Titan, «pas de petit ami» est d'ailleurs le critère de sélection objectif qui vient juste après «pas de famille proche» et loin devant une palanquée de considérations technico-physiques allant de la pratique des arts martiaux inhabituels à la maîtrise de l'arabe ou du persan. En apnée depuis qu'elle est sortie de l'escalier, Justine pousse la porte de l'immeuble comme un nageur refait surface. Les mains jointes sur la nuque, les coudes en l'air, elle savoure l'air de la rue en attendant Salmon. Il est en train de la regarder depuis le hall, dans l'ombre, et se dit que dans quelques semaines elle aura sans doute le nez moins délicat. Il le regrette d'avance.

Quand il a franchi le détroit des tableaux électriques déglingués et des boîtes à lettres en charpie, elle passe à l'attaque.

– Et secundo ?

– Quoi «secundo» ?

– Primo la rassurance... Et secundo ?

– Secundo, tu penses qu'en t'imaginant à la place de Fabre, tu le soulages un peu, a posteriori, de ses terreurs et de ses douleurs de l'autre nuit.

– Un peu, oui.

Salmon s'assoit à une table de deux et s'étire en fermant les yeux pour se délecter d'un rayon de soleil. Sa tignasse brune fait encore un peu illusion, bien que plus très dense. Sans elle, son âge l'aurait non seulement rattrapé mais dépassé depuis longtemps.

– Je réagissais comme toi autrefois. Moi, pour évacuer les débris émotionnels, depuis pas mal d'années, j'écris mes enquêtes dans des carnets. Ça m'aide parce que ça flatte ma vanité, même si quatre personnes en tout, toi et moi compris, y ont jamais fourré le nez. Mais c'est un truc qui ne marche que pour moi. Tu devras trouver toi-même ta propre soupape.

– Oui, sage Yoda.

– Écrire m'a aussi appris que les faits bruts, sans l'imagination pour les lier, ne produisent jamais la vérité. La vérité est comme le tricot : elle s'invite entre les faits, entre les phases du mouvement des aiguilles. Ça te sera très utile de le savoir. Autant que pouvoir résister à tes émotions, et la pire dans notre job est la compassion.

– Moi, réussir un jour à ne plus rien pouvoir éprouver, c'est ça qui me terrorise.

Salmon lève son verre pour saluer cette passe, mais il ne se le tient pas pour dit. Il trouve d'ailleurs que Justine est un peu trop à l'aise avec lui : rien à voir avec sa timidité d'il y a quinze jours, quand elle croyait passer le

concours des Top Guns et qu'elle s'était retrouvée dans ses pattes. *«Des fois qu'elle s'imagine qu'elle est en vacances, à siroter son lait fraise! Elle ne chercherait pas à m'allumer, des fois? Non, tu rêves. En tout cas, il faut que je la fasse tomber de son cheval! Tant pis si elle se casse quelque chose. Je préfère qu'elle se barre tout de suite plutôt que sa bonne humeur tourne à la désinvolture et qu'elle se prenne une bastos à la première occasion à cause de sa tête en l'air. Bizarre... Elle n'est pourtant pas conne... Qu'est-ce qui la galvanise comme ça? Monter dans une vraie enquête balaise comme dans une Ferrari, se régaler du bruit du V8 avant même d'enclencher la première... N'empêche qu'il faut qu'elle s'arrime à la planète, la gravure de mode!»*

Un gros cube bruyant comme un Truck pétarade au feu rouge, à trois mètres de leur terrasse. Salmon attend qu'il dégage avant de se lancer dans sa démonstration.

– Quand tu es payé pour fumer des mecs, la compassion est une maladie mortelle. Ce qui m'en a guéri, moi, c'est cette histoire d'il y a dix ans... Je venais de larguer mon boulot. C'était ma deuxième semaine dans la police à papa, pas encore les services spéciaux à l'époque. J'arrive dans une piaule d'hôtel à Pigalle, où on a signalé une fille morte. Le collègue que j'avais, avant qu'il dévisse connement dans le pur malt, me dit qu'il n'y a eu ni balle, ni lame, ni contusion visible à part cet œil droit qu'elle n'a plus et qui ouvre dans son visage un espace vraiment... inattendu, tu vois? Le légiste me dira le lendemain qu'un type dont il a pu retrouver le groupe sanguin et tout le pedigree, et pour cause, a fait sauter l'œil de la fille et a du se branler dans l'orbite

dénoyauté parce qu'on a retrouvé de la purée dans les morceaux de cervelle qui flottaient encore dans le fond du crâne quand les flics sont arrivés... C'est pas trop compassionnel ça, non?

Justine est devenue blanche.

Elle reste quelques secondes souffle coupé. Puis elle mord.

– Tu es un salaud.

Elle plaque Salmon à la terrasse du troquet, dans les flocons de lumière tombant des feuillages.

Il est plus long qu'elle à se lever. Elle a déjà rejoint la bouche du métro, quand sa bouche à lui est encore en train de proférer un mélange d'encouragements et de jurons, ses jambes ayant à peine parcouru trois mètres dans le sillage de Justine.

Il se laisse tomber comme un sac sur une banquette du métro. L'immuable klaxon annonçant la fermeture des portes le balade un instant au temps des caramels, quand il voyageait le dimanche avec son père dans la céramique RATP, et qu'ils émergeaient, fiers l'un de l'autre et souriant à tout, tantôt dans les jardins du Luxembourg tantôt dans les flonflons d'une fête foraine. Les bizarreries des pubs pour la FIAC, un éléphant qui fait le poirier du bout de la trompe sur une bulle de chewing-gum, défilent le long de la station. Il murmure en somnolant. Il est inquiet pour Justine, se demande si elle pourra tenir le coup. Sa dernière recrue paraissait aussi solide qu'elle, peut-être même

davantage, n'empêche qu'elle n'a pas atteint l'objectif de vivre au moins trentenaire.

Après sa sieste dans le métro, le seul endroit où il peut dormir vraiment, Salmon rejoint son cinquième sans ascenseur et reprend le minutieux épluchage de dossiers qui lui avait déjà fait passer une nuit blanche et lui en promettait au moins une autre. Mais après tout, il préfère des nuits blanches à se fader des dossiers, à toutes les autres nuits, blanches aussi de toute façon, à siroter sans fin le poison sans antidote de sa mélancolie.

2

À l'autre bout de Paris, rue de Tolbiac, Antoine Dupin entre dans le café où un type qui n'a pas voulu dire son nom, mais n'a pas hésité à révéler ses états de service, lui a donné rendez-vous pour lui faire de soi-disant importantes révélations. Sa mèche blonde anachronique en bataille, façon Sciences-Po Paris années 90, Dupin débarque avec un mauvais a priori. *Ça sent à plein nez le retraité de la PJ qui n'aura pas supporté ses derniers mois de placard même pas doré, et qui s'ingénie à faire passer un sale moment au quadra nouveau style qui l'a remplacé.*

Dupin va directement à l'homme, assis derrière deux bocks vides.

– Je me suis déplacé, mais j'ai un doute. Des ex qui balacent, on en voit plusieurs par an. En général, ce qu'ils déballetent ne vaut rien.

Le flic ne se démonte pas. Il n'a pas le côté fébrile du parano qui s'apprête à lâcher une bombe avec la peur au ventre. Il reste bien calé dans son quintal, la monture des lunettes incrustée dans le gras des tempes, les paupières affleurant contre les verres comme deux poissons ventouses sur les parois d'un aquarium.

Dupin s'assoit, fatigué d'avance.

– Alors, qu’est-ce qui vous démange ?

– Nous avons à parler sérieusement. Je regrette que vous n’en preniez pas le chemin.

– Vous voulez mon impression ?

– Je n’y tiens pas.

Le journaliste grogne en avalant une gorgée de café qu’on vient de déposer sous son nez.

– Je ne suis pas payé pour perdre mon temps.

Il se lève et balance sur la table une pièce qui part en triple axel. Le flic le regarde avec exactement la tête qu’il faisait la veille devant un reportage télé consacré au fan club d’un Boys Band néo-punk.

– Arrêtez votre manège, Dupin. Vous n’avez aucune envie de partir. Vous êtes un journaliste. D’assez de talent d’ailleurs. Maintenant que vous êtes là, vous vous feriez plutôt couper un orteil que de céder la place à un confrère. La curiosité jaillit de vos yeux comme un diable d’une boîte. Vous devriez apprendre à maîtriser ça : c’est une faiblesse dans votre jeu. Et puis « Dupin », franchement... Pendant qu’on y est, pourquoi pas Maigret ou Columbo ?

– Dupin est mon vrai nom. Puisqu’on en est à l’état civil, je ne publierai rien sans connaître votre identité.

– On verra ça en son temps.

– C’est tout vu. Alors, qu’est-ce que vous me voulez ?

– Je n’ai pas l’intention de parler sans avoir pris de garanties supplémentaires.

– Et moi, quelles garanties vous me donnez que je ne suis pas en train d’avalier un café en compagnie d’un dingue ?

Le vieux grimace comme si les bigorneaux du dîner de la veille s'étaient mis à smurfer dans son ventre.

– Disons que j'ai de quoi coller un baril de nitro sous le siège rembourré de la police et de la justice françaises réunies. Ça vous suffit?

Dupin exhibe le sourire ironique qui rendait déjà fou de rage son instituteur.

– Rien que ça?

– Votre scepticisme ne me surprend pas. Ce qui protège le mieux l'organisation dont j'ai percé le secret, c'est son invraisemblance.

– D'où que j'ai le sentiment d'être tombé sur un affabulateur d'une espèce assez courante. D'ailleurs, je me tâte encore pour déguerpir.

– Ce serait dommage. Vous vouliez des garanties?

– Un peu, oui!

Le flic accroche le poignet de Dupin dans une pince à deux doigts visiblement exercés au corps à corps.

– Vous avez tellement peur que ça de rentrer bredouille? De vous faire souffler le scoop par de jeunes collègues lancés au cul de Taylor Swift? Mais mon gars, si vous tenez le coup et consentez à m'écouter, votre scoop à vous fera passer les mecs de la People Connection pour des petits joueurs. Seulement voilà : moi je risque ma peau dans ce coup là! Et peut-être vous, la vôtre.

L'homme aux cheveux gris et rares reflue vers le fond de sa banquette.

– Alors, vous marchez?

Dupin hésite pendant trois secondes.

– Je vous accorde une demi-heure.

– Assez bavassé pour aujourd’hui. Demain 16 heures, chaussée d’Antin, au 78. Ça vous va ?

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Je vous laisse le temps de réfléchir. Je ne suis plus à un jour près.

– Et si je ne venais pas ?

– Alors j’aurais la preuve que vous n’étiez pas le type à la hauteur, et je m’adresserais à quelqu’un d’autre.